



LA JOURNÉE D'UN JOURNALISTE AMÉRICAIN

JULES VERNE

EN 2889

Les hommes de ce XXIX^e siècle vivent au milieu d'une féerie continue, sans avoir l'air de s'en douter. Blasés sur les merveilles, ils restent froids devant celles que le progrès leur apporte chaque jour. Tout leur semble naturel. S'ils la comparaient au passé, ils apprécieraient mieux notre civilisation, et ils se rendraient compte du chemin parcouru. Combien leur apparaîtraient plus admirables nos cités modernes aux voies larges de cent mètres, aux maisons hautes de trois cents, à la température toujours égale, au ciel sillonné par des milliers d'aéro-cars et d'aéro-omnibus ! Auprès de ces villes, dont la population atteint parfois jusqu'à dix millions d'habitants, qu'étaient ces villages, ces hameaux d'il y a mille ans, ces Paris, ces Londres, ces Berlin, ces New York, bourgades mal aérées et boueuses, où circulaient des caisses cahotantes, traînées par des chevaux, — oui ! des chevaux ! c'est à ne pas le croire ! S'ils se représentaient le défectueux fonctionnement des paquebots et des chemins de fer, leurs collisions fréquentes, leur lenteur aussi, quel prix les voyageurs n'attacheraient-ils pas aux aéro-trains, et surtout à ces tubes pneumatiques, jetés à travers les océans, et dans lesquels on les transporte avec une vitesse de quinze cents kilomètres à l'heure ?

Eh bien, l'ensemble de ces merveilles, nous allons le rencontrer dans un hôtel incomparable, — l'hôtel du *Earth Herald*, récemment inauguré dans la 16823^e avenue.

Si le fondateur du *New York Herald*, Gordon Benett, renaissait aujourd'hui, que dirait-il, en voyant ce palais de marbre et d'or, qui appartient à son illustre petit-fils, Francis Benett ? Trente générations se sont succédé, et le *New York Herald* s'est maintenu dans cette famille des Benett. Il y a deux cents ans, lorsque le gouvernement de l'Union fut transféré de Washington à Centropolis, le journal suivit le gouvernement — à moins que ce ne soit le gouvernement qui ait suivi le journal —, et il prit pour titre : *Earth Herald*.

Son nouveau directeur allait lui inculquer une puissance et une vitalité sans égales, en inaugurant le journalisme téléphonique. On connaît ce système, rendu pratique par l'incroyable diffusion du téléphone. Chaque matin, au lieu d'être imprimé comme dans les temps antiques, le *Earth Herald* est « parlé ». C'est dans une rapide conversation avec un reporter, un homme politique ou un savant, que les abonnés apprennent ce qui peut les intéresser. Quant aux acheteurs au numéro, on le sait, pour quelques cents, ils prennent connaissance de l'exemplaire du jour dans d'innombrables cabinets phonographiques.

Cette innovation de Francis Benett galvanisa le vieux journal. En quelques mois, sa clientèle se chiffra par quatre-vingt-cinq millions d'abonnés. Grâce à cette fortune, Francis Benett a pu bâtir son nouvel hôtel, colossale construction à quatre façades, mesurant chacune trois kilomètres, et dont le toit s'abrite sous le glorieux pavillon soixante-quinze fois étoilé de la Confédération.

A cette heure, Francis Benett, roi des journalistes, serait le roi des deux Amériques, si les Américains pouvaient jamais accepter un souverain quelconque. Vous en doutez ? Mais les plénipotentiaires de toutes les nations et nos ministres eux-mêmes se pressent à sa porte, mendiant ses conseils, quêtant son approbation, implorant l'appui de son tout-puissant organe. Comptez les savants qu'il encourage, les artistes qu'il entretient, les inventeurs qu'il subventionne ! Royauté fatigante que la sienne, travail sans repos, et, bien certainement, un homme d'autrefois n'aurait pu résister à un tel labeur quotidien. Très heureusement, les hommes d'aujourd'hui sont de constitution plus robuste, grâce aux progrès de l'hygiène et de la gymnastique, qui de trente-sept ans ont fait monter à soixante-huit la moyenne de la vie humaine, — grâce aussi à la préparation des aliments aseptiques, en attendant la prochaine découverte de l'air nutritif, qui permettra de se nourrir... rien qu'en respirant.

Et maintenant, s'il vous plaît de connaître tout ce que comporte la journée d'un directeur du *Earth Herald*, prenez la peine de le suivre dans ses multiples occupations, — aujourd'hui même, ce 25 juillet de la présente année 2889.

* *

Francis Benett, ce matin-là, s'est réveillé d'assez maussade humeur. Voilà huit jours que sa femme est en France et il se trouve un peu seul. Le croirait-on ? Depuis dix ans qu'ils sont mariés, c'était la première fois que Mrs Edith Benett, la *professional beauty*, fait une si longue absence. D'ordinaire, deux ou trois jours suffisent à ses fréquents voyages en Europe, et plus particulièrement à Paris, où elle va acheter ses chapeaux. Dès son réveil, Francis Benett mit donc en action son phonotéléphote, dont les fils aboutissent à l'hôtel qu'il possède aux Champs-Élysées. Il aperçut sa femme, reproduite dans un miroir téléphotique, malgré l'énorme distance qui l'en séparait. Douce vision ! Un peu fatiguée du bal ou du théâtre de la veille, Mrs Benett est encore au lit. Bien qu'il soit près de midi là-bas, elle dort, sa tête charmante enfouie dans les dentelles de l'oreiller.

Mais la voilà qui s'agite... ses lèvres tremblent... Elle rêve sans doute ?... Oui ! elle rêve... Un nom s'échappe de sa bouche : « Francis... mon cher Francis !... »

Son nom, prononcé par cette douce voix, a donné à l'humeur de Francis Benett un tour plus heureux. Ne voulant pas réveiller la jolie dormeuse, il saute rapidement hors du lit, et pénètre dans son habileuse mécanique.

Deux minutes après, sans qu'il eût recours à l'aide d'un valet de chambre, la machine le déposait, lavé, coiffé, chaussé, vêtu et bou-

tonné du haut en bas, sur le seuil de ses bureaux. La tournée quotidienne allait commencer.

Francis Benett pénètre dans la salle du reportage. Ses quinze cents reporters, placés devant un égal nombre de téléphones, communiquaient alors aux abonnés les nouvelles reçues pendant la nuit des quatre coins du monde. L'organisation de cet incomparable service a été souvent décrite. Outre son téléphone, chaque reporter a devant lui une série de commutateurs, permettant d'établir la communication avec telle ou telle ligne téléphotique. Les abonnés ont donc non seulement le récit, mais la vue des événements. Quand il s'agit d'un « fait-divers » déjà passé au moment où on le raconte, on en transmet les phases principales, obtenues par la photographie intensive.

Francis Benett interpelle un des dix reporters astronomiques, un service qui s'accroîtra avec les récentes découvertes faites dans le monde stellaire. « Eh bien, Cash, qu'avez-vous reçu ?... »

— Des phototélégrammes de Mercure, de Vénus et de Mars, monsieur.

— Intéressant, ce dernier ?...

— Oui ! une révolution dans le Central Empire, au profit des réactionnaires libéraux contre les républicains conservateurs.

— Comme chez nous, alors ! — Et de Jupiter ?

La salle adjacente, vaste galerie longue d'un demi-kilomètre, était consacrée à la publicité. Grâce à un ingénieux système, d'ailleurs, une partie de cette publicité se propage sous une forme absolument nouvelle, due à un brevet acheté au prix de trois dollars à un pauvre diable qui est mort de faim. Ce sont d'immenses affiches, réfléchies par les nuages, et dont la dimension est telle que l'on peut les apercevoir d'une contrée tout entière. De cette galerie, mille projecteurs étaient sans cesse occupés à envoyer aux nues, qui les reproduisaient en couleur, ces annonces démesurées.

Mais, ce jour-là, lorsque Francis Benett entre dans la salle de publicité, il voit que les mécaniciens se croisent les bras auprès de leurs projecteurs inactifs. Il s'informe... Pour toute réponse, on lui montre le ciel d'un bleu pur.

— Eh bien, monsieur Samuel Mark, vous vous adresserez à la rédaction scientifique, service météorologique. Vous lui direz de ma part qu'elle s'occupe activement de la question des nuages artificiels. On ne peut vraiment pas rester ainsi à la merci du beau temps !

Francis Benett passa au salon de réception, où l'attendaient les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, accrédités près du gouvernement américain, qui venaient chercher les conseils du tout-puissant directeur.

— Comment, monsieur l'Ambassadeur de Russie ! dit Francis Benett, en intervenant dans le débat. Vous n'êtes pas satisfait de votre vaste empire, qui, des bords du Rhin, s'étend jusqu'aux frontières de la Chine, un empire dont l'Océan glacial, l'Atlantique, la mer Noire, le Bosphore, l'Océan indien, baignent l'immense littoral ? Et puis, à quoi bon des menaces ? La guerre est-elle possible avec les inventions modernes, ces obus asphyxiants qu'on envoie à des distances de cent kilomètres, ces étincelles électriques, longues de vingt lieues ?

— Nous le savons, monsieur Benett ! répondit l'Ambassadeur de Russie. Mais fait-on ce que l'on veut ?... Poussés nous-mêmes par les Chinois sur notre frontière orientale, il nous faut bien, coûte que coûte, tenter quelque effort vers l'ouest...



— N'est-ce que cela, monsieur ? répliqua Francis Benett d'un ton protecteur. Eh bien ! puisque la prolifération chinoise est un danger pour le monde, nous pèserons sur le Fils du Ciel ! Il faudra bien qu'il impose à ses sujets un maximum de natalité qu'ils ne pourront dépasser sous peine de mort ! Un enfant de trop ?... Un père de moins ! Cela fera compensation.

Midi sonnait en ce moment. Le directeur du *Earth Herald*, terminant l'audience d'un geste, quitta le salon, s'assit sur un fauteuil roulant et gagna en quelques minutes sa salle à manger, située à un kilomètre de là, à l'extrémité de l'hôtel.

La table est dressée. Francis Benett y prend place. A portée de sa main est disposée une série de robinets, et, devant lui, s'arrondit la glace d'un phonotéléphote, sur laquelle apparaît la salle à manger de son hôtel de Paris. Malgré la différence d'heures, Mr et Mrs Benett se sont entendus pour déjeuner en même temps. Rien de charmant comme d'être ainsi en tête-à-tête malgré la distance, de se voir, de se parler au moyen des appareils phonotéléphotiques.

Mais, en ce moment, la salle de Paris est vide.

« Edith se sera mise en retard ! se dit Francis Benett. Oh ! l'exactitude des femmes ! Tout progresse, excepté cela !... »

Et, en faisant cette trop juste réflexion, il tourne un des robinets.

Comme tous les gens à leur aise de notre époque, Francis Benett, renonçant à la cuisine domestique, est un des abonnés de la grande *Société d'alimentation à domicile*. Cette Société distribue par un réseau de tubes pneumatiques des mets de mille espèces. Ce système est coûteux, sans doute, mais la cuisine est meilleure, et il a cet avantage qu'il supprime la race horripilante des cordons-bleus des deux sexes.

Francis Benett déjeuna donc seul, non sans quelque regret. Il achevait son café, lorsque Mrs Benett, rentrant chez elle, apparut dans la glace du téléphote.

Francis Benett baisa la joue de Mrs Benett sur la glace du téléphote, et se dirigea vers la fenêtre, où l'attendait son aérocar.

« Où va monsieur ? demanda l'aéro-coachman.

— Voyons... j'ai le temps... répondit Francis Benett, Conduisez-moi à mes fabriques d'accumulateurs du Niagara. »

L'aéro-car, machine admirable fondée sur le principe du plus lourd que l'air, s'élança à travers l'espace, à raison de six cents kilomètres à l'heure. Au-dessous de lui défilaient les villes avec leurs trottoirs mouvants qui transportent les passants le long des rues, les campagnes recouvertes comme d'une immense toile d'araignée du réseau des fils électriques. Puis, sa visite achevée, il revint par Philadelphie, Boston et New York à Centropolis, où son aéro-car le déposa vers cinq heures.

Il y avait foule dans la salle d'attente du *Earth Herald*. C'étaient des inventeurs quémendant des capitaux.

Un inventeur, se basant sur de vieilles expériences, qui dataient du XIX^e siècle, et souvent renouvelées depuis, avait l'idée de déplacer une ville entière d'un seul bloc. Il s'agissait, en l'espèce, de la ville de Saaf, située à une quinzaine de milles de la mer, et qu'on transformerait en station balnéaire, après l'avoir amenée sur rails jusqu'au littoral. D'où une énorme plus-value pour les terrains bâtis et à bâtir. Francis Benett, séduit par ce projet, consentit à se mettre de moitié dans l'affaire.

Enfin, un autre savant apportait la nouvelle que l'une des questions qui passionnaient le monde entier allait recevoir sa solution ce soir même. On sait qu'il y a un siècle, une hardie expérience avait attiré l'attention publique sur le docteur Nathaniel Faithburn. Partisan convaincu de l'hibernation humaine, c'est-à-dire de la possibilité de suspendre les fonctions vitales, puis de les faire renaître après un certain temps, il s'était décidé à expérimenter sur lui-même l'excellence de sa méthode.

Or, c'était précisément ce jour-ci, 25 juillet 2889, que le délai expirait, et l'on venait offrir à Francis Benett de procéder dans l'une des salles du *Earth Herald* à la résurrection si impatiemment attendue. Le public pourrait de la sorte être tenu au courant seconde par seconde.

.....
Francis Benett, suivi du docteur Sam, regagna sa chambre et, comme il paraissait très fatigué après une journée si bien remplie, le docteur lui conseilla de prendre un bain avant de se coucher.

« Vous avez raison, docteur... cela me reposera... »

Francis Benett venait de presser le bouton. Un bruit sourd naissait, s'enflait, grandissait... Puis, une des portes s'ouvrit, et la baignoire apparut, glissant sur ses rails... toute seule avec de l'eau à la température de 37 degrés.

Ciel ! Tandis que le docteur Sam se voile la face, de petits cris de pudeur effarouchée s'échappent de la baignoire...

Arrivée depuis une demi-heure à l'hôtel par le tube trans-océanique (1), Mrs Benett était dedans...

(1) Ces tubes sous-marins, par lesquels on vient d'Europe en deux cent quatre-vingt-quinze minutes, sont infiniment préférables en effet aux aéro-trains, qui ne font que mille kilomètres à l'heure.

Cet article a paru pour la première fois, en langue anglaise, en février 1889, dans la revue américaine *The Forum*, puis il a été reproduit, avec quelques modifications, en langue française. Dans les extraits publiés ici, on s'est parfois référé au texte primitif en anglais. On trouvera le texte plus complet aux éditions du " Livre de Poche "

